

de lui dire qu'une dame qui désire ardemment de lui parler est venue, et se présentera aujourd'hui même chez elle.

—Je remplirai votre commission, madame.

—Merci, dit l'inconnue.

Et elle serra avec reconnaissance la main de Louise dont l'étonnement fut porté à l'extrême.

Et aussitôt qu'elle fut partie, Louise courut avvertir Alice de cette visite.

Deux heures après, la même femme se présenta de nouveau chez madame Warner, et Louise lui répondit que sa maîtresse n'était point entrée.—L'inconnue ne put contenir un mouvement d'incrédulité, et renouvela sa demande ; puis elle dit à Louise, mais d'une voix faible et triste, qu'elle reviendrait plus tard.—Et son visage était plus pâle que le matin, et Louise crut apercevoir une larme dans ses yeux.—La pauvre femme s'excusa de ses importunités, et se retira lentement en examinant la maison de madame Warner.

Louise, étonné de cette visite, et ne sachant qu'en penser, courut en prévenir encore Alice, au moment où celle-ci adressait étourdiment question sur question à Enrich.—Louise en entrant contraria évidemment Alice en retardant de quelques minutes l'aveu d'un secret qu'elle brûlait de connaître : voilà pourquoi elle la reçut avec brusquerie, et voilà pourquoi Louise se retira presque aussitôt après avoir appris à Alice la seconde visite de l'inconnue.

Pendant le peu d'instant qu'avait duré l'entretien à voix basse de mademoiselle Warner et de la camériste, Enrich s'était remis de son émotion, et avait songé à l'inconvenance de ses paroles ; aussi, lorsque la jeune fille revint près de lui et lui dit avec câlinerie :

—Apprenez-moi son nom, Enrich ;—je suis curieuse de savoir si vous avez bon goût.

Enrich sourit fort agréablement à Alice et se contenta de lui répondre :

—Parlons de vous plutôt, mademoiselle : vous partez dans trois jours, et c'est le moins que je cause de vous avec vous.

Alice ne put contenir un mouvement de dépit.

—Vous changez toujours de conversation, Enrich, dit-elle.

Mais Enrich était bien décidé à se taire.

—Et la conversation n'y perd pas, répliqua-t-il.

—Un compliment encore ! c'est le second de la journée : décidément vous n'êtes pas dans votre état habituel.

—Ainsi vous quittez notre ville sans regret ? interrompit Enrich avec une tranquillité impitoyable : notre ville et ce monde élégant où vous étiez si bien accueillie ?

Mon Dieu, oui, répondit lestement Alice.

—Mais là, continua-t-il, aucun agrément, aucun bruit, aucun événement ! une existence monotone, triste, isolée.

—Ne serai-je pas auprès de ma bonne mère, Enrich ?

—Plus de toilette, de spectacles, de bals, rarement une visite.

Je vous assure que je tiens fort peu à ces futilités.

En prononçant ces paroles, elle regarda Enrich en face ; Enrich, dont la stupeur allait croissant, la regarda aussi et avec incrédulité.

Alice devina sa pensée ; aussi se hâta-t-elle d'ajouter :

—D'abord je n'ai jamais aimé vos bals où l'on passe une partie du temps à déchirer les autres et à en être déchiré.

—Qui donc a pu vous apprendre à penser de la sorte ? reprit Enrich.

—Cela m'est venu tout seul ? ma mère hait le monde, et je le hais ; tout y est faux, perfide, menteur.

—Et vous n'en exceptez pas mêmes les femmes ?

—Oh ! mon Dieu, non.

—Vous frappez tout le monde ?

—Tout le monde, je suis inexorable. — Les femmes d'abord, puisque vous voulez vous faire leur chevalier, y sont envieuses, méchantes ; — les hommes font de leur temps deux portions : la première est employée à nous détester, ou quand ils sont assez charitables pour nous épargner, ils nous aiment, et sont toujours disposés à se suicider pour nous, quoiqu'il finissent toujours par mourir de vieillesse.

Et Alice donna de nouveau un libre cours à son hilarité ; Enrich était d'un sérieux inébranlable.

Il se décida enfin à donner à la conversation un but moins léger.

—Savez-vous, Alice, dit-il, qu'avec de telles idées sur les hommes, il vous sera difficile d'en trouver un digne d'être votre mari ?

—Aussi ne prendrai je pas la peine de le chercher, ma mère s'en chargera.

—Mais qui vous dit que vous aimerez cet homme alors ?...

—Ah ! vous croyez à l'amour, Enrich ? dit Alice.

—Puis le regardant avec un admirable sang froid :

—C'est vrai, continua-t-elle : j'oubliais que tout à l'heure vous m'aviez dit que vous aimiez.

—Vous ne penserez pas toujours ainsi, répondit Enrich,

Cette phrase déconcerta un peu la folle jeune fille ; — une légère altération contracta son joli visage ; ses joues roses perdirent un instant de leur éclat, mais Enrich ne s'aperçut de rien.

—En attendant, reprit-elle en se remettant, je vous demande la permission de vous laisser seul ; ma toilette n'est pas commencée, et ma mère me gronderait assurément si, à son retour, elle me trouvait ainsi.

Elle salua gracieusement Enrich de la tête et se retira.

Demeuré seul dans le salon, Enrich marcha à grands pas, et croissa les bras sur sa poitrine ; il était facile de voir que cette conversation l'avait tout bouleversé ; — son visage était pâle et défait, et si quelqu'un lui eût pris la main, il l'eût trouvée brûlante de fièvre.—Après s'être promené quelque temps dans l'appartement, il alla s'asseoir sur un fauteuil, laissa tomber sa tête tristement, et s'abandonna à de désolantes réflexions.

—Quelle froideur ! dit-il enfin et à voix presque basse : quelle indifférence !—Depuis trois ans que je me rencontre avec elle chaque jour, jamais je n'ai surpris dans ses yeux un regard plus tendre, jamais une parole plus douce ! —toujours de l'amitié seulement, comme si elle pouvait me suffire aujourd'hui, à moi qui ne respire que par elle, à moi qui donne-